

WITTGENSTEIN ET LACAN : UN DIALOGUE

Françoise Fonteneau

1. Symptôme et théorie des critères et des symptômes

« En philosophie une question se traite comme une maladie. »¹

Je pars là d'une citation de Wittgenstein, du champ philosophique donc. L'activité philosophique est pour lui une simple activité de description, de clarification. Wittgenstein dira parfois qu'il s'agit en philosophie non pas d'établir des fondations, mais de faire le ménage, de ranger une pièce, et pour cela on doit changer les objets souvent de place.² L'activité philosophique se doit de dénouer les noeuds que notre entendement a formés.

Confusion des critères et des symptômes

Parmi les erreurs qui risquent de mener la philosophie à une impasse, il y a celle qui consiste à confondre les critères et les symptômes. Elle est facile à faire car bien souvent, nos critères ne sont que des symptômes privilégiés.³ Prenons un exemple familier à notre philosophe : le mal de dents.⁴ Je vois x qui se tient la joue, j'observe sur sa joue une tâche rouge, je dis : « x a mal aux dents », je devrai alors préciser qu'un certain nombre de phénomènes caractéristiques ont toujours coïncidé avec l'apparition de la tâche rouge. Mais si quelqu'un me rétorque « comment savez-vous qu'il en est ainsi ? » – et ce peut être d'ailleurs x lui-même – nous répondons dit Wittgenstein, parfois en indiquant des critères, parfois en faisant état de symptômes. Et j'aurai du mal à les distinguer, sauf

¹ L. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, Gallimard, Paris 1961, § 255.

² L. Wittgenstein, *Cours de Cambridge 1930*, série BI (24), T.E.R. Mauvezin 1988.

³ L. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, § 354.

⁴ L. Wittgenstein, *Le cahier bleu*, Gallimard, Paris 1965.

si je décide d'établir arbitrairement cette distinction. Wittgenstein va même jusqu'à poser alors la question du mal de dents inconscient. Le symptôme joue un rôle d'indicateur alors que le critère fera partie de la « grammaire » de ce processus et contribuera à le définir. Le critère va donc se trouver du côté de la convention, de la grammaire d'une langue, sur laquelle nous nous accordons. Mais là encore, souligne Wittgenstein, rien de définitif dans la distinction critères/symptômes. Il donne pour exemple les médecins et les noms de maladies sans décider ce qui doit être utilisé comme critères ou comme symptômes. Des phénomènes passent du statut de symptômes à celui de critères définissants et inversement. L'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse ne contrediront pas Wittgenstein.

Le philosophe doit débrouiller les confusions conceptuelles, c'est pourquoi Wittgenstein parle de « traitement thérapeutique » et non pas théorique d'un mot, d'un terme – le mot « symptôme » par exemple. Le philosophe doit accepter les jeux de langage, les conventions, sans essayer de les expliquer en termes de théorie de la connaissance. Mais parviendra-t-il à quelque certitude ? « C'est avec le langage que vous avez appris le concept de *douleur*. »⁵

De quoi les critères sont-ils critères pour Wittgenstein, se demande le philosophe Stanley Cavell ?⁶ Si les critères de l'état de douleur n'impliquent pas la proposition « il a mal », une autre personne est-elle vraiment en train de souffrir ? X a-t-il mal aux dents ? Peut-être ne le saurons-nous jamais. Alors le critère ne sera que quelque chose qui fasse savoir que « c'est bien le cas »⁷, donc reposera sur une simple convention.

Pourquoi voulons-nous toujours confronter l'usage des mots à un usage qui serait strict ? dit Wittgenstein, nous essayons de résoudre des énigmes alors qu'elles sont elles-mêmes issues de notre manière de considérer le langage. Ce dernier lui-même parle, il n'a pas besoin de la pensée comme âme. Le philosophe devra donc se contenter de décrire des positions grammaticales, de dépister des désordres dans les jeux de langage. Il n'est nullement « le citoyen d'une paroisse de la pensée ».⁸ S'interroger alors sur un concept sera avant tout

⁵ *Investigations philosophiques*, § 384.

⁶ S. Cavell, *Les voix de la raison*, Seuil, Paris 1996, p. 81 sq.

⁷ « *Was der Fall ist* » fait allusion à la proposition 1 du *Tractatus* « le monde est tout ce qui est le cas », ce qui arrive.

⁸ « C'est ce qui fait de lui un philosophe. » L. Wittgenstein, *Fiches*, § 455, Gallimard N.R.F., Paris 1970.

Wittgenstein donne ailleurs l'exemple d'un symptôme, d'une maladie pour une théorie, à savoir la théorie des Ensembles qu'il dit être un cancer, une maladie pour les mathématiques.

s'interroger sur son usage, l'usage qui établit l'identique.⁹ Retenons donc que la philosophie n'est pas une doctrine mais une activité et qu'il n'est de concept que dans l'usage.

Alors, comment nous interroger sur le mot « symptôme » en psychanalyse, si le symptôme est « écrit sur le sable de la chair »¹⁰, nous sommes sur un terrain mouvant. On pourrait d'ailleurs dire encore avec Wittgenstein qu'il s'agit d'un concept « fuyant » (*fluchtig*), désignation que Wittgenstein utilise d'ailleurs dans les *Remarques sur la philosophie de la psychologie*.¹¹

La Bewußtheit comme symptôme

Comment éviter la dérive des concepts, comment, se demandait Freud dans le texte de 1915 *L'inconscient*, poser le concept d'inconscient dans la théorie, la métapsychologie, en évitant le symptôme « fait d'être conscient » ? Je le cite : « Dans la mesure où nous voulons accéder à une conception métapsychologique de la vie psychique, nous devons apprendre à nous émanciper de l'importance accordée au symptôme : 'fait d'être conscient' (*Bewußtheit*). »¹² Freud va pour cela proposer une méthode d'écriture. Il veut éviter la confusion et désignera les systèmes psychiques retenus par des noms arbitrairement choisis, qui ne feraient pas la moindre allusion au fait d'être conscient, à la *Bewußtheit*. Et Freud de proposer *Bw* et *Ubw* (Cs et Ics).¹³ Pour éviter le symptôme, il faut ici vider la lettre de certains signifiants. Il faut marquer la coupure *Bw/Ubw* par l'écriture afin d'éviter de s'installer dans quelque lieu mythique qui serait métaconscient et nous inciterait à croire que l'on peut dominer cette structure barrée, coupée. Freud part de postulats et veut rester dans la cohérence de ses hypothèses : « De même que Kant nous a avertis de ne pas oublier que notre perception a des conditions subjectives et de ne pas la tenir pour identique avec le perçu connaissable, de même la psychanalyse nous engage à ne pas mettre la perception de conscience à la place du processus psychique inconscient qui est

⁹ Cf. *Grammaire philosophique* II 33, Gallimard, Paris 1980, pp. 78/79.

¹⁰ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Ecrits*, Seuil, Paris 1966, p. 280.

¹¹ L. Wittgenstein, *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, § 601, T.E.R., Mauvezin 1981.

¹² S. Freud, *L'inconscient*, 1915 in *La Métapsychologie*, Gallimard Idées 1977, p.105, *Studienausgabe*, Band III, p. 151. « ... müssen wir lernen uns von der Bedeutung des Symptoms „Bewußtheit“ zu emanzipieren. » Le mot *Bedeutung* est traduit par « importance », bien qu'il signifie habituellement « signification ».

¹³ *Ibid*, trad. fcse., p. 76 et allemand, p. 131.

son objet. »¹⁴ Freud veut-il seulement dire qu'il faut s'émanciper d'une conception du Moi uniquement comme conscient ? Ou bien va-t-il plus loin ? Cette conscience, cette *Bewußtheit*, serait-elle, comme il l'écrit, le symptôme de la réflexion métapsychologique ? Voilà un lourd handicap à la théorie. Freud met là le doigt sur le fait qu'il n'existe pas en psychanalyse de différence entre le sujet observateur et le sujet barré de Lacan. Cette conscience, cette *Bewußtheit*, qui enquête sur des coupures, son savoir ne porte pas sur une seule coupure qui serait celle Ics/Cs, mais sur plusieurs coupures : Ics/cs, expérience/mathème, dire/écriture. Trois coupures qui sont peut-être viciées du fait que c'est toujours la conscience qui enquête sur elles. La *Bewußtheit* est symptôme pour Freud et il faut s'en émanciper, ne pas frayer avec elle. Les « noms choisis ne doivent pas y faire la moindre allusion ». Freud utilise le mot *streifen*, qui signifie frôler, érafler : «... *will kürzlich gewählten Namen bezeichnet, in denen die Bewußtheit nicht gestreift wird* ». Freud a donc proposé une écriture. Lacan, qui proposait le mathème pour transmettre quelque chose de la psychanalyse, tiendra compte du problème au point que tardivement, en 1977, il ira jusqu'à dire « tout ce qui est mental est ce que j'écris du nom de sinthome, c'est-à-dire signe ».¹⁵

La psychanalyse part de la parole, d'un réel qui parle, d'un symptôme, alors que vise le mathème ? Posons la question : « actuellement qu'est-ce qui fait symptôme dans la théorie ? ». N'y aurait-il pas avantage à considérer certains aspects de la théorie plus comme des symptômes que comme des critères ?

Le mathème est-il un outil conceptuel symptomatique ?

Prenons l'exemple du mathème. Est-il un outil conceptuel symptomatique ? Si le mathème se profère du seul réel reconnu dans le langage, à savoir « le réel du dire du nombre », Lacan nous met en garde à plusieurs reprises¹⁶ sur les dangers qu'il pourrait y avoir à croire que le mathème a une puissance normative. Le mathème n'est pas un axiome, ni un concept stable : « il est là pour permettre 20 et 100 lectures différentes ».¹⁷ Il n'est pas non plus « un signifiant transcendant ». Sa rencontre avec le réel fait de lui un *instrument*, Wittgenstein aurait dit, de la « grammaire » psychanalytique. Je dirai en paraphrasant ce

¹⁴ *Ibid.*, texte français, p. 74, texte allemand, p. 130

¹⁵ J. Lacan, Séminaire du 10 mai 77, in *Ornicar ?* 17/18, p. 17.

¹⁶ En particulier dans « L'Étourdit » in *Scilicet* 4, Seuil, Paris 1973 et in *Autres écrits*, Seuil, Paris 2001.

¹⁷ J. Lacan, « Subversion de sujet et dialectique du désir » in *Écrits*, Seuil, Paris 1966, p. 816.

dernier : il n'est de mathème que dans l'usage. Même s'il semble avoir la stabilité du réel du nombre, le mathème touche aussi au réel du symptôme.

Si le mot symptôme, dans une théorie comme la nôtre se réfère à un réel, sa description se réfère à une convention – celle dite de l'hystérique, de l'obsessionnel, par exemple – à un critère qui n'est, lui, posé que par l'ex-sistence, la contingence. Au moment où Lacan dit que le sujet de l'Inconscient ne touche à l'âme que par le corps, J.-A. Miller écrit en marge des propos de Lacan dans *Télévision* : « la pensée n'a à l'âme-corps qu'un rapport d'ex-sistence ». D'ailleurs Lacan ajoute : « Témoin l'hystérique ». Il *montre* une existence, il ne démontre pas. Si le mathème doit écrire ce réel, il n'est que dans l'usage. Qu'y a-t-il sous le mot « symptôme » ? Pas une chose, pas un objet, mais comme disait J.-A. Miller¹⁸ : « une embrouille », une embrouille pour nier le non rapport sexuel, un non-savoir sur la sexualité qui a une ex-sistence.

Toute théorie, toute écriture implique un symptôme. Mais ce « symptôme » ne nous donnerait-il pas une chance, une chance de travail ?

Le nomothète, le nom et l'enseignement

Dans *Le Cratyle*, Platon fait dire à Socrate : « le mot, le nom est un instrument d'enseignement et à l'égard de la réalité, un instrument de démêlage, comme l'est à l'égard d'un tissu une navette ».¹⁹ C'est le nomothète qui a pour tâche de nous livrer les noms. Il est le « législateur des noms » dont il nous faut ensuite comprendre l'usage et la convention. Ce moment thétique du nomothète est proche du Nom-du-père dont il nous faut, dit Lacan nous émanciper, mais « on peut aussi bien s'en passer, à condition de s'en servir »²⁰. Lacan nous livre le mathème : un nouveau nom, mot, concept ? En faisant nomination il nous donne comme dit Platon un « instrument » d'enseignement, pour nous aider à dire, à travailler notre théorie. Le psychanalyste, s'il est enseigné par le mathème, part aussi du réel du symptôme. L'usage et la convention du mot « mathème » ne doit pas lui faire oublier que, s'il se réfère à un critère, à une convention, ce n'est que grâce à l'ex-sistence du symptôme, à la particularité d'un cas. Écrire un mathème, certes, pour pouvoir dire quelque chose de l'Inconscient sans « *streifen* » avec la « *Bewusstheit* ». Le mathème est un grand coup de pouce pour pouvoir écrire le réel de la contingence, mais il ne faut pas l'oublier, si l'on veut pouvoir continuer à éviter le discours métaconscient, à

¹⁸ Cours du 11.06.97, inédit.

¹⁹ Platon, *Le Cratyle* § 388e- 390 c/d, Gallimard, Pléiade tome I, Paris 1950, p. 619 sq.

²⁰ J. Lacan Le séminaire Livre XXIII, *Le sinthome*, Seuil, Paris 2005, p. 136.

éviter la répétition des formules, ce qui n'a jamais donné que des litanies, voire de superbes requiems. Ce « mathème », Lacan le faisait déjà évoluer. En introduisant le noeud, il soulignait ce qu'il y a de réfractaire à une mathématisation intégrale. Le noeud, lui, ne réclame pas d'être intégralement écrit, littérialisé. Lacan avait évolué vers ce qu'il nommait non plus « mathème » mais par exemple « pathème », le pathème du phallus.²¹ La psychanalyse ne doit pas oublier qu'il n'y a pas de hors-univers, qui pourrait soutenir le mathème, en faire un critère au lieu d'un symptôme.²²

Le mathème, le pathème, le noeud et la poésie

Dans le temps où Lacan fait monstration dans son enseignement à l'aide de noeuds, on pourrait dire qu'il se rapproche du Wittgenstein silencieux de la fin du *Tractatus* qui doit taire ce qui ne peut se dire. Lacan lui, se tait *et* montre, mais ne se résigne pas. Car l'inconscient lui ne consent pas à se taire.

Chercher le symptôme dans la théorie, tel était mon propos. Rien de bien nouveau peut-être, il s'agit surtout de ne pas oublier les symptômes qui nous sont si familiers que nous courons le risque de les faire devenir « critères », concepts.²³ La théorie échappe difficilement aux symptômes. Il y a une chance à considérer les mathèmes comme des symptômes parce qu'ils sont des instruments non clos, non finis, à faire travailler. Sinon comment avoir encore le *courage* de tenter d'écrire l'impossible à dire le réel ? Pour Wittgenstein, en ce qui concerne la philosophie, il affirme que c'est impossible. Une seule possibilité, un seul sauvetage, ce serait de philosopher en « *dichten* », écrit-il, c'est-à-dire en « poétisant ».²⁴ Or je vois Lacan suivre aussi cette direction, lorsque dans son séminaire du 19 Avril 1977, il nous pousse vers le poème : « C'est pour autant qu'une interprétation juste éteint un symptôme que la vérité se spécifie d'être poétique. » Il va jusqu'à nous indiquer ce jour-là une direction : « Être éventuellement inspiré par quelque chose de l'ordre de la poésie pour intervenir en tant que psychanalyste, c'est bien ce vers quoi il faut nous tourner. »

²¹ J. Lacan *Le Séminaire R.S.I.* 11.05.1975, in *Ornicar ?*, n° 5, revue du Champ freudien, Seuil, Paris 1975/76.

²² Si l'École fut un temps le corrélat institutionnel du mathème dont la fonction majeure consistait à assurer une transmission intégrale, Jean-Claude Milner rappelle que Lacan l'avait dissoute. Puis réaffirmée, le mathème réaffirmé est-il le même ? Cf. J.-C. Milner, *L'oeuvre claire, Lacan, la science, la philosophie*, Seuil, Paris 1995.

²³ Dans « L'Étourdit », *op. cit.* Lacan nous met en garde : « ma topologie n'est pas une théorie ».

²⁴ L. Wittgenstein, *Remarques mêlées*, 1933/34, T.E.R., Mauvezin 1984.

2) *La nature mentale du corps et la question du réel*

Aux questions sur le *réel* que Lacan nous a transmises, léguées, saurons-nous répondre un jour ? Il faut beaucoup de temps pour les déployer aussi j'espère que le condensé que je vous propose n'aura pas le goût amer d'un intrait de questionnement sur le réel. Les interrogations de Lacan sur le réel le mènent à une interrogation sur la *nature mentale du corps*. En cela il rejoint certaines interrogations du philosophe Wittgenstein. Nous prendrons pour parti leur face à face sur la question de la pensée du réel, misant sur le fait que interroger des discours divers, en l'occurrence ici le philosophique, peut apporter éclairage à notre champ psychanalytique.

« *Sapimus animo, fruimur anima* »²⁵

L'interrogation sur le thème pensée/corps est évidemment bien ancienne. Le travail de Richard Broxton Onians, très heureusement traduit en français en 1999, nous donne les exemples de recherches sur la façon dont les grecs anciens posaient la question de l'âme et de son siège dans le corps. Sous le titre « *Les origines de la pensée européenne* » Onians parle en fait du corps, de sa relation à l'âme, à l'esprit. J'en donnerai quelque écho avec les titres de ses chapitres comme : « Les organes de la conscience », « La matière de la conscience », « La *Psukhe* », « *Anima* et *animus* ». Faisant parler le tragique grec Accius, il relève : « Nous percevons par l'*animus*, nous jouissons par l'*anima*. » La conscience avec ses émotions, la pensée, est le propre de l'*animus*, l'*anima* est l'âme-souffle de la vie. La connexion, difficile à faire entre les mots énoncés et les pensées de celui qui écoute, se fait via le corps. Les pensées sont des mots et les mots sont du souffle. Ulysse entend Nestor l'appeler pour le réveiller : « Vite le son entourera ses *phrenes* (les poumons) et il sortit de la hutte. » Le son, le souffle dont les mots sont faits, passent à travers les oreilles pour aller, non pas au cerveau ici, mais vers les poumons. Dans les exemples donnés par Onians, on sent les efforts effectués pour relier pensée et mots, réel et pensée.

²⁵ « Nous percevons par l'*animus*, nous jouissons par l'*anima*. » Accius, cité par Richard Broxton Onians, in *Les origines de la pensée européenne*, Seuil, coll. L'ordre philosophique, Paris 1999, p. 209.

Position du problème : la question de la pensée du réel

Comment Lacan et Wittgenstein abordent-ils la question ? Tous deux partent d'une aporie, d'un paradoxe, d'une impuissance lorsqu'ils s'interrogent sur le réel. Partons de Lacan et du paradoxe qu'il souligne : « Pas plus qu'il n'y a de rapport sexuel dit-il, il n'y a rapport direct entre la pensée et les choses, entre la pensée et le réel, et cela est en parfaite contradiction avec notre pratique. Nous pensons jouer sur le rapport des mots et des choses, des mots et des corps, mais nous ne pouvons le nommer, l'écrire que par un réel qui ne cesse de ne pas s'écrire. »²⁶ Dès le *Séminaire XX*, Lacan disait : « Le réel, c'est le mystère du corps parlant, le mystère de l'inconscient. Mais le corps, qu'est-ce donc ? »²⁷

« On ne sait pas ce qu'est un corps vivant »²⁸ dit-il encore en 1977. Non seulement les « *nomina non sunt consequentia rerum* » les noms ne sont pas la conséquence des choses, mais nous pouvons affirmer le contraire. Non seulement il y a le parlêtre, mais il y a le « parlêtre » de la particule psy, sinon « tout cela n'existerait pas, s'il n'y avait pas le fonctionnement de cette chose pourtant grotesque qui s'appelle la pensée ». ²⁹ On retrouve là quelque chose de l'embarras de Freud devant la *Bewusstheit*, l'aspect symptôme de la conscience évoqué ci-dessus.

Le « mental » et le « corps vivant »

Lacan dans son séminaire de 1977 pose des questions de ce type : comment penser le réel ? Comment l'appréhender ? Comment être responsable d'une pensée du réel ? Il ira jusqu'à se demander : sommes-nous coupables du réel ?³⁰ En tant qu'analyste pense-t-il là au forçage que nous faisons en lui donnant sens à ce réel ? ³¹ Le réel a un sens et n'en n'a pas dit Lacan, il ne faut pas lui donner le sens de l'Un, mais si on veut se raccrocher à quelque chose, cette logique de l'Un est ce qui reste comme ex-sistence. Si le réel exclut le sens, alors notre pratique serait-elle du chiqué, dit Lacan, elle qui nage dans l'idée que les mots ont une portée ?

²⁶ J. Lacan, *Séminaire Le sinthome*, leçon du 13.01.76, Seuil, Paris 2005.

²⁷ J. Lacan *Le Séminaire Livre XX*, Seuil, Paris 1975, p. 130.

²⁸ J. Lacan, « *Nomina non sunt consequentia rerum* », in *Ornicar ?* n°16, Navarin, Paris 1978, p. 9.

²⁹ *Ibid.* p. 12.

³⁰ J. Lacan, « Vers un signifiant nouveau », *Séminaire* du 15.03.77, in *Ornicar ?* n° 17/18.

³¹ *Nomina non sunt ...*, *op.cit.*

Dans *Le Cahier bleu*³², Wittgenstein pose la question : « *est-ce qu'un corps peut souffrir ?* » Il tente de nous mettre en garde de « concevoir la signification comme un rapport occulte entre les mots et les choses et de penser que tous les usages d'un mot sont contenus dans ce rapport, comme la graine dans l'arbre. L'unique fondement de la proposition selon laquelle ce qui souffre, ce qui voit ou ce qui pense est d'une *nature mentale*, nous le découvrons dans le fait que le mot 'je' dans l'expression 'je souffre' ne désigne pas un corps particulier, car il nous est impossible de substituer à ce 'je' la description d'un certain corps. »

Pour Wittgenstein, l'idée que le « je » réel existe dans mon corps, se rattache à une conception grammairienne du mot « je » et à toutes les confusions auxquelles elle peut donner naissance. L'expression « je », l'expression « L. W. » ne sont que des instruments définis par leur usage. A quoi renvoie ce « je » ? se demande donc Wittgenstein ? Et comment un corps peut-il souffrir s'il n'est doué de conscience ?

La question de la « nature mentale » du corps, est-elle proche de cette formule du « parlêtre » de Lacan ? Ce dernier en arrivait à la formule suivante : « *Tout ce qui est mental, en fin de compte, est ce que j'écris du nom de *sinthome*, c'est à dire signe* ». ³³ Et le signe, précisera-t-il, est à rechercher comme congruence au réel. Lacan en 77 pose le réel comme non lié à une structure qui ne constitue pas un univers – sauf à être lié à deux autres fonctions Imaginaire et Symbolique. L'une de ces fonctions dit-il est *le corps vivant*. Mais il dit aussi qu'il ne sait pas ce que c'est qu'un corps vivant. Quelque chose va mal dans la structure, dans le noeud borroméen. Il faut donc en venir au « parlêtre », sinon tout cela n'existerait pas s'il n'y avait le fonctionnement de cette chose grotesque qui s'appelle pensée, dit Lacan. ³⁴

To realize

Il en vient très vite à faire une opposition entre d'un côté langage et sens, de l'autre réel et hors sens. Ce qui souligne encore d'ailleurs le paradoxe de notre pratique. « Le langage, dit-il, n'est impropre qu'à dire quoi que ce soit », en particulier quoi que ce soit du rapport mot/chose. « Le réel, lui, n'est impropre qu'à être réalisé, au sens de *to realize*, c'est à dire imaginé comme sens. » On

³² L. Wittgenstein, *Le Cahier bleu, Le Cahier brun*, Gallimard, coll. Les Essais, Paris 1965.

³³ J. Lacan, « Vers un signifiant nouveau », 10.05.77, in *Ornicar ?* n° 17/18.

³⁴ Cf. *Nomina non sunt ...*, *op. cit.*

retombe dans le sens, dans un réel pensé, imaginé et ce n'est que comme cela qu'on peut l'appréhender.

Wittgenstein interroge aussi ce rapport mots/réel et tente de mettre en évidence une confusion. Si je pense que King's college brûle, quand il ne brûle pas, le fait de brûler n'existe pas, écrit-il dans *Le cahier bleu*³⁵. Comment puis-je penser ce fait ? Il y a là confusion pour Wittgenstein entre « fait réel » et « objet de pensée ». Mais alors, si l'objet de mes pensées n'est pas le réel, qu'est-ce ? On serait tenté de dire : « puisqu'il n'existe pas toujours d'objet réel qui puisse garantir la vérité de mes pensées, ce n'est pas le réel que nous pensons ».³⁶ Wittgenstein avance ainsi dans la difficulté : « On aura alors tendance à croire que l'objet de nos pensées n'est pas le réel, mais *un fantôme du réel*. » Et diverses dénominations nous servent à désigner ce reflet : par exemple « proposition », « sens de la phrase ». Mais »comment une chose qui n'existe pas pourrait-elle avoir un reflet, un reflet de réel »³⁷? Je n'ai à ma disposition que la phrase, la proposition pour en parler. C'est une « forme de représentation » dont pas un seul trait ne ressemble à l'objet qu'elle représente. L'expression d'une pensée, d'une croyance, d'un désir, ne saurait être autre chose qu'une phrase dans un système de langage. Wittgenstein en arrive à cette formulation : « L'idée que l'objet de mon désir est présent sous cette forme de reflet prend racine dans la forme de mes expressions, mais je ne pourrai jamais décrire l'objet de mon désir tant que ce désir ne sera pas *réalisé*. »³⁸ On retrouve le *realize* de Lacan. Mais, ajoute Wittgenstein, ce n'est qu'une illusion. L'objet réel du désir, on croit le saisir, comment ? Au travers du sens. C'est cet aspect de Wittgenstein que Lacan souligne dans le Séminaire *L'envers de la psychanalyse*. Chez Wittgenstein, « il n'y a de sens que du désir, voilà ce qu'on peut dire après avoir lu Wittgenstein. »³⁹

Sur cette question de la pensée du réel, on a l'impression que l'on « tourne en rond », qu' « il n'y a pas de progrès » comme dit Wittgenstein. Ce sont les expressions que Lacan emploie également « tournage en rond de la philosophie, non-progrès »⁴⁰. La psychanalyse, dit-il, il faut bien le dire, tourne dans le même rond. « Il n'y a pas de progrès, l'homme tourne en rond, mais

³⁵ *Le cahier bleu, op. cit.*

³⁶ *Ibid.*, pp. 70/71.

³⁷ *Ibid.*, p. 71.

³⁸ *Ibid.*, p. 80.

³⁹ J. Lacan, *Le Séminaire XVII L'Envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris 1991.

C'est ce point que j'ai signalé comme cinquième point de la lecture de Wittgenstein par Lacan, dans mon ouvrage *L'éthique du silence*, Wittgenstein et Lacan, Seuil, coll. L'ordre Philosophique, Paris 1999 et version espagnole, Atuel, Buenos Aires 2000.

⁴⁰ J. Lacan, séminaire *L'Insu que sait de l'Une-Bévue s'aile à mourre*, leçon du 14.12.76, cf. in *Ornicar* ? n°12/13, 1977.

l'homme est de nature torique, l'inconscient et le conscient sont supportés et communiquent par une nature torique. » D'où sans doute l'intérêt, je pense, de travailler sur les coupures de ce tore : Ics/Cs, dire/écrire, expérience/mathème. Wittgenstein aussi constate qu'il n'y a pas de progrès, et ce à plusieurs reprises, jusqu'en 1951, où peu de temps avant sa mort, il écrit cette remarque : « La philosophie n'a fait aucun progrès ? Si quelqu'un se gratte là où ça le démange, faut-il y voir un progrès ? Ou bien ne se gratte-t-il pas véritablement et ce n'est pas une véritable démangeaison ? Et cette réaction à l'irritation ne peut-elle se prolonger longtemps, jusqu'à ce qu'on ait trouvé un remède contre la démangeaison ? »⁴¹

Erreur et tournage en rond : une solution, une « forme »

D'où vient l'illusion, l'erreur soulignée par Wittgenstein ? Du fait que la pensée – qui n'est pour lui que « l'usage des signes » – nous mène à croire qu'il existe l'objet correspondant au signe. Nous nous mettons à croire que le sens est un être mystérieux, alors qu'il ne réside que dans une conception grammairienne. Pour Wittgenstein, il faut donc détecter les méprises grammairiennes, car, si la grammaire peut régir le rapport langage/réalité, elle ne dit pas où est le vrai, le faux, mais ce qui a du sens et ce qui n'en n'a pas.⁴² Un des premiers impératifs du philosophe doit donc être la défiance envers la grammaire. Sur ce point Lacan va encore plus loin. « La grammaire, il faut l'éliminer, pour ne garder que la logique. »⁴³ Ce qui ennuie Lacan, c'est que le réel fasse sens. Comment y échapper ? Y parviennent parfois le poète, l'artiste. Comment y parvenir sachant que c'est de la fonction du trou que le langage opère sa prise sur le réel, qu'il y a un lien étroit à définir entre le réel et l'inconscient ? Si tant est que l'inconscient soit réel dit Lacan et il montre là que cet inconscient participe d'une équivoque entre Réel et Imaginaire. La matérialité de l'inconscient n'est peut-être qu'un rêve, souligne Lacan. On ne peut « atteindre que des bouts de trognons de réel. Alors, on brode autour, la pensée brode autour, et même le mathème en rajoute au réel ».⁴⁴

⁴¹ L. Wittgenstein, *Remarques mêlées*, T.E.R., Mauvezin 1984, p. 102.

⁴² L. Wittgenstein, *Grammaire philosophique*, *op. cit.*

⁴³ J. Lacan, *L'Insu que sait de l'Une-Bévue, s'aile à mourre*, séminaire du 11.01.1977, in *Ornicar?* n°14 1978

⁴⁴ J. Lacan, Le séminaire *Le sinthome*, leçon du 16.03.76, *op. cit.*

La recherche d'une forme

Cet ennui que le réel fasse sens, alors qu'il est discontinu, hors sens, mène Lacan à rechercher une forme qui fasse lien entre mots et réel.

Wittgenstein a trouvé une forme pour faire lien entre la pensée et les choses. Les philosophes y avaient pourvu bien avant lui, les formes a priori de la sensibilité chez Kant, par exemple. Wittgenstein, lui, a trouvé la forme logique, *logical form*. On la trouve en place dès le *Tractatus logico-philosophicus* même si le texte canon est plus tardif⁴⁵ Lacan aussi semble à la recherche d'une forme, par opposition à la matière. La forme qu'il propose est celle de la corde et du noeud. Le noeud ex-siste à l'élément corde. « Suivre à la trace le réel ne consiste et n'existe que dans le noeud. »⁴⁶ Parti de la forme logique donc, Wittgenstein n'en reste pas moins dans une logique de la monstration, de l'ostension annoncée dans le *Tractatus*.⁴⁷ Et la tâche du philosophe ne peut être que de montrer, décrire, clarifier.

De même Lacan *montrera* les questions du réel à l'aide des noeuds pour la théorie psychanalytique. En ce qui concerne la pratique analytique, il fait une mise en garde de poids : ne pas boucler le noeud trop vite, garder la corde, tenir l'énigme, puis écrire le noeud. Si la corde aboutit au noeud du non-rapport sexuel, il nous faut pourtant agir, faire. En quoi consistera l'agir, l'acte analytique ? En ceci : faire suture entre Imaginaire et le Symbolique, faire épissure entre le symptôme et le réel. Ce qui est sans doute un forçage dit Lacan. Alors, comment sortir – d'ailleurs le faut-il ? – du paradoxe de la psychanalyse dans son impuissance à penser, nommer le réel qui ne cesse de ne pas s'écrire ? Il faut dit Lacan « éliminer la grammaire, pas la logique ». Il faut bien se raccrocher à quelque chose, cette logique de l'Un, possible dans la langue grâce à la « lalangue », particulière à chacun.

On pourrait croire que c'est devant une impuissance à nommer, à penser le réel que Lacan nous laisse, mais tout en encourageant notre acte – du côté de l'artiste – parce que cet acte, il y croit.⁴⁸ Comment trouver le signifiant qui n'aurait « aucune espèce de sens, mais qui ouvrirait au réel et qui aurait un effet » ? Un signifiant sans sens dit Lacan. « Comment faire sonner autre chose que le sens ? »

Alors, je ne prétends pas apporter là une réponse mais pour finir m'amuse-

⁴⁵ Cf. L. Wittgenstein, *Quelques remarques sur la forme logique*, T.E.R., Mauvezin 1985.

⁴⁶ J. Lacan, Le séminaire *Le sinthome*, leçon du 13.01.76, *op. cit.*

⁴⁷ « Mais sa forme de représentation, l'image ne peut la représenter, elle la montre. » *Tractatus*, 2.172.

⁴⁸ J. Lacan, Le séminaire XXIII *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 42/43.

rai à un petit dialogue – mais est-ce vraiment un dialogue ? – imaginaire entre Wittgenstein et Lacan.⁴⁹

Le réel et un petit « coup de sens-blant »

WITTGENSTEIN : – Nous désignons du geste la chose dénommée et prononçons le nom en même temps « ceci est une table », « ça, c'est x » ou « cela signifie x ». Mais expliquons-nous aussi le « ceci » ou le « cela » ? La dénomination ressemble à un processus occulte.

LACAN : – Alors, comment vais-je pouvoir « dire » : « ceci est le réel » ?

WITTGENSTEIN : – Pareille liaison singulière se produit réellement lorsque notamment le philosophe, pour faire ressortir ce qu'est la relation entre le nom et le dénommé considère fixement un objet devant lui, en répétant d'innombrables fois un nom ou encore le mot «ceci». Il pense opérer la liaison.

LACAN : – C'est justement ce que je ne fais pas, ce que je ne veux pas faire!!!

WITTGENSTEIN : – oh ! oui !..., oh!oui!..., mais les problèmes philosophiques naissent lorsque le langage est en fête, festoie (*Wenn die Sprache feiert*) et alors nous allons imaginer que la dénomination est quelque singulier acte d'âme, sa manière de baptiser un objet. Or, le nom n'est qu'un nom et sa signification est dans l'usage.

LACAN : – Oui! La signification est dans l'usage, mais il y a soumission de la valeur d'usage à la valeur d'échange.⁵⁰ Et pour nous, dans le champ analytique, « *Wenn die Sprache feiert* », quand le langage est en fête, nous avons autre chose à faire qu'à dénommer le réel. « *Wenn die Sprache feiert* », c'est la bonne occasion, une chance de *ne pas nommer*, mais de souligner une nouvelle fois « la fuite à quoi répond tout discours ».⁵¹ « *Wenn die Sprache feiert* », nous pouvons faire »un coup de sens«, et ce sera alors un coup de »sens-blant« (semblant). En somme, « *Wenn die Sprache feiert* », quand le langage festoie, alors, c'est le possible, le surgissement d'un petit coup de sens-blant.

⁴⁹ Je les fais dialoguer à l'aide du §38 des *Investigations philosophiques* chez Wittgenstein et des séminaires de 1976 et 1977 pour Lacan.

⁵⁰ J. Lacan, Séminaire *L'Insu que sait de l'Une-Bévue s'aile à mourre* 14.12.76. in *Ornicar ?* 12/13, déc.77.

⁵¹ J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Ecrits* », in *Autres Ecrits*, Seuil, Paris 2001.